

I

Le Lieutenant Boncor, F.M. braqué, enfonça la porte de la maison du petit village Kabyle qu'il inspectait avec ses hommes. La porte céda facilement. Il vit une jeune femme debout, droite, dont le regard était dardé sur lui et dont les yeux paraissaient d'autant plus grands et lumineux que sa tête était enveloppée du voile traditionnel.

Il ne s'attarda qu'un instant qu'il crut fugitif. Il fallait regarder partout, fouiller le logement, un danger pouvait se cacher... Au fond de la pièce... qu'y avait-il, ces yeux, d'autres yeux, au ras du sol, des yeux aussi lumineux, déjà immenses, l'idée d'un animal dut traverser son cerveau. Il s'agissait bien de cela ! C'était un bébé, une petite fille qui devait avoir certainement moins d'un an et s'était dressée sur ses avant-bras pour regarder la scène. Elle devait être en train de s'efforcer de marcher à quatre pattes.

Après la brutalité de l'extérieur, tout ici paraissait calme. Boncor reporta son regard sur la mère. Il revint à l'enfant, un bébé. Il avait les yeux de sa mère. Mais comment pouvait-on regarder comme cela à quelques huit mois ? Comment ces yeux noirs pouvaient-ils le fixer avec une telle intensité ? Boncor ne parvenait pas à détacher ses yeux de ceux du bébé. La petite fille lui sourit. C'était bouleversant.

Il s'était déjà efforcé de calmer des scènes où la vie des habitants des petits villages, des femmes en particulier, était en jeu. Il avait hurlé dès que l'on avait touché à un

enfant. Il n'avait jamais vécu lui-même une scène semblable.

Il reporta un instant son regard sur la jeune femme. Elle le regardait aussi avec intensité. Mais il n'y avait pas l'ombre d'un sourire ou même d'un relâchement de la sévérité attentive de la femme et de la mère en danger. Il abaissa son arme.

La petite fille rit et fit un geste d'une main vers lui. Elle perdit l'équilibre et il vit le petit torse et surtout la tête se tordre pour ne rien perdre de la scène. Le petit regard était toujours posé sur lui... le petit regard ! C'était un regard immense, profond, mais aussi un regard doux, une invite à venir la prendre, la toucher, jouer avec elle. Mon Dieu, quels yeux, quels sentiments ! La tête de la petite fille faisait presque un angle droit avec son corps tant elle voulait regarder le Lieutenant qui demeurait immobile, l'arme au bout du bras.

Les idées et les sentiments se bouscuaient en lui. Il se voyait ayant tiré trop tôt, la jeune femme mortellement blessée et la petite fille lui souriant. Dans l'instant il se disait que s'il avait agi ainsi et que les choses se fussent passées comme il le pensait, il n'y eut eu que deux solutions : retourner son arme contre lui ou prendre le bébé sous le bras, le sauver et l'adopter... mais le père !

Il lui vint un peu de sueur sur le front. La petite fille riait presque en le regardant. La jeune femme demeurait hiératique. Elle devait être belle dans cette immobilité. Boncor se dit que la jeune mère avait aussi de beaux yeux. Cette pensée était ridicule. Il reporta ses yeux sur la petite fille qui venait de rétablir son équilibre, dressée sur ses bras, et qui le regardait en riant franchement. Ridicule ou pas, c'était vrai : les yeux les plus beaux appartenaient au bébé.

Il y avait aussi le fait qu'il ne choquait pas la mère en regardant sa petite fille, alors que s'il l'eut regardé, elle eut pu craindre qu'il la trouvât belle, trop peut-être et que les choses tournent au drame. Il fallait faire cesser aussitôt cette incertitude. Il bafouilla :

« Pardon, pardon... ne craignez rien, surtout ne craignez rien. »

Il avait regardé la mère un instant en parlant. Il reporta aussitôt son regard sur ces yeux noirs extraordinaires, si vifs, si pleins de sentiments que la petite fille de huit mois ne pouvait exprimer, ni penser, au moins dans la logique adulte. Il répéta :

« Surtout, ne craignez rien, rien ; il ne vous arrivera rien... »

Il laissa un temps.

« ...Madame... »

Il ne la regarda pas, mais il sentit un mouvement du corps de la mère. Les jeunes – ou moins jeunes – femmes de Kabylie ne se faisaient guère appeler « Madame » en ces temps affreux.

Comment appeler autrement la mère de cette petite fille, la mère de ces yeux qui paraissaient s'ouvrir sur la divinité, comme si Dieu avait percé la carapace de malheur de la terre pour regarder les hommes au travers de ce bébé.

C'était comme une sorte de miracle. La petite fille continuait à le regarder en souriant, en riant.

Il dit :

« Madame, vous ne risquez rien... rien, je vous le promets. »

Il se mit à songer à Lourdes, aux apparitions. Il était transporté dans un autre monde.

Il posa son arme par terre. Il commença à faire un pas vers le bébé et à se baisser.

La jeune femme, sans se mettre devant sa petite fille, se mit à côté d'elle, sur la défensive.

Il regarda la jeune mère :

« Vous avez raison... »

Il se releva et se recula. La petite fille riait et s'amusait du jeu des mouvements des adultes. Mais elle le regardait toujours et il y avait dans la joie de cette toute petite fille tous les reproches faits à tous les soldats de toutes les guerres. Seigneur, comment le regard d'une petite fille de moins d'un an pouvait-il être si beau ? Il en avait le souffle coupé, l'esprit abasourdi, le cœur gonflé. Que faire ? Il ne pouvait rester indifférent.

Les yeux de la petite fille ne le lâchaient pas. C'était comme une déclaration d'amour, un appel à la vie et à sa protection.

La mère parla :

« Demain, vous ne serez plus là, d'autres viendront... »

C'était vrai. Il regarda la jeune femme un instant puis reporta son regard sur la petite fille qui babillait pour attirer à nouveau son attention.

Comment ne pas arrêter le temps à cet instant ? Ces yeux qui le regardaient, de toute la profondeur d'une âme humaine, ces yeux qui riaient, les premiers yeux de Kabylie qui lui aient dit « je t'aime. » Par-dessus, pour couronner cette apothéose, il y avait le sourire. Comment cette petite fille faisait-elle pour ne pas avoir peur de lui ?

« Viens jouer avec moi au pays où les enfants sont des hommes. »

C'était un peu ce que disaient ces yeux. Ils le disaient avec tant de profondeur, avec une telle beauté d'expression, avec une telle insistance qu'il en était de plus en plus ému. Ce n'était pas une émotion à fleur de peau, le sentiment, qui restait anonyme, que les femmes et les enfants devaient rester en dehors de la guerre ; c'était beaucoup plus fort. Boncor était bouleversé.

Il regarda la mère. Elle ne lui souriait pas, mais son visage était détendu. Elle devait avoir pris conscience de ce qui se passait et avoir compris que cela ne concernait en elle que la mère.

Il y eut en lui quelque chose qui bougea, une déchirure, un trop plein qui déborde. Il se prit à avoir un sanglot et à verser une larme. Il voulait tout arrêter là : la guerre, le monde, le temps, sa vie. Il voulait prendre ce petit bébé dans ses bras et partir ailleurs, avec elle, sans uniforme, ni mitrailleuse, ni cris, ni coups de feu, ni sang, ni mort, ni tortures. C'est ce qu'elle lui disait : « viens avec moi, viens, je t'aime, je te souris. »

Sa poitrine se gonfla. Il eut une contraction de tout son être et ce furent plusieurs larmes qui vinrent.

Il jeta un coup d'œil sur la jeune femme : elle regardait sa petite fille. Il reporta aussitôt son regard sur elle. Ils regardaient tous deux cette petite fille et c'était aussi un miracle. Le regard de l'enfant allait de l'un à l'autre. La petite fille était heureuse. Elle riait de tout son visage, regardait un peu sa mère et reportait son regard sur ce visiteur étrange qui paraissait tant lui plaire. C'était nouveau, cela devait l'amuser, elle voulait attirer l'attention de cet inconnu pour savoir, connaître, essayer instinctivement son sourire. Il y avait tant de choses dans le monde à connaître, à essayer, à toucher, à goûter.

Que pouvait-il faire ?

« Comment vous appelez-vous, Madame, comment s'appelle votre mari ?

Avez-vous une photo de lui... je veux conserver un père à votre fille ! »

Les deux adultes se regardèrent une seconde, puis il regarda à nouveau le bébé. Les yeux étaient toujours là... Ils continuaient à le regarder.

« Je vous en prie, Madame... »

Le silence ; la jeune femme ne répondait pas. Boncor ajouta, très doucement :

« Faites-le pour elle... »

A nouveau le silence, rompu par les petits bruits que faisait le bébé.

« Quel âge a-t-elle ?

— Huit mois. Son père s'appelle Kabir, Mohamed ben Kabir

— Montrez-moi une photographie de lui, sinon je ne pourrai pas le reconnaître. »

Il sentait que la jeune femme réfléchissait, se demandait quel mauvais usage le Français pourrait faire d'avoir vu une photographie de son mari.

« Vous devez sentir que c'est uniquement pour le préserver, si je peux...

Si je peux, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. »

La jeune-femme se baissa, prit son bébé dans ses bras et passa dans une autre pièce. Elle n'avait pas dit un mot ni ne l'avait regardé.

Boncor restait debout, gêné. Ce ne fut pas très long, mais cela lui parut très long.

La jeune mère Kabyle revint. Elle tenait sa petite fille du bras gauche et lui montrait de la main droite une photo de son mari. Il s'imprégna de ses traits. Il chercha avec intensité à les retenir. Il voulait être sûr de ne pas confondre.

Boncor leva les yeux, non pas vers la jeune femme, mais vers le bébé. La petite fille riait toujours et le regardait en souriant plus que jamais. Il était très près d'elle. Ses yeux noirs lui mangeaient littéralement le visage, tant ils étaient grands, lumineux, expressifs et si mobiles comme la vie et la jeunesse.

Il regarda les traits de cette petite fille. Ils étaient réguliers. Boncor se dit qu'elle était déjà belle. Il ne pouvait cesser de revenir à ses yeux. Elle le regardait, elle babillait quelques onomatopées à son intention, elle souriait. Il vit au travers de ce sourire l'image du père mort, défiguré.

Il détourna aussitôt son regard vers la photo. Il fallait apprendre à reconnaître cet homme. Il alla plusieurs fois du regard du bébé à la photo. Il n'avait jamais bien su prendre conscience des ressemblances. Il devinait, il croyait reconnaître une ressemblance de la petite fille à son père.

Ici, dans ce milieu musulman Kabyle, il ne pouvait y avoir pratiquement aucun doute. Il n'y avait ni badinage, ni dévergondage. Quand il y en avait cela se terminait dans le sang. C'était son père, sur la photo. La beauté de ses yeux devait venir de sa mère, dont il avait aperçu furtivement le regard, mais qu'il n'avait pas fixée, par crainte qu'elle imagine qu'il put la livrer à ses désirs d'homme, par honte du métier qu'il faisait, dans ce pays étranger, que son armée n'en finissait pas de quitter.

Il n'avait plus qu'à partir. Cet instant de paradis s'achevait. Il fit aller son regard assez vite de la petite fille à la photo. Il évitait de regarder la jeune femme. Il faisait comme si elle n'était pas là. Comme si elle ne formait pas le seul lien entre cette enfant et cette photo.

La petite fille n'arrêtait pas d'être de plus en plus belle, de lui lancer son âme d'enfant par les yeux, de lui distiller l'affection et la confiance par son sourire. Il pensait maintenant pouvoir reconnaître son père. Il fallait partir.

Il dit :

« Voilà. »

Puis après un temps :

« Je vous demande pardon... pardon pour tout. »

Il jeta à la jeune femme un regard furtif auquel elle répondit. Elle avait des yeux magnifiques, qu'elle avait donnés à sa petite fille. Mais les yeux du bébé étaient plus beaux, plus merveilleux, par leur mouvement, puis par leur fixité, par leur innocence, par la confiance et l'amour qu'ils lui manifestaient à lui, un étranger armé, un ennemi : qui pourrait donc vouloir me faire du mal, à moi qui vous souris, à mon père, à ma mère ? disait ce regard.

Il fallait s'en aller. Boncor eut un geste de la main droite, comme pour toucher le bébé. Mais il ne le fit pas. La petite fille lui sourit plus intensément et plus personnellement ; elle agita ses mains et émit des sons de joie heureuse. C'était pathétique. Il ne pouvait détacher son regard des yeux de la petite fille. Elle battait des mains et des pieds en son honneur. Elle semblait le remercier d'être venu, d'être là. Il fallait vraiment partir. Il avait les traits de son père gravés en lui. Il pouvait partir.

Boncor se tourna en gardant sur son visage le sourire qu'il adressait au bébé. Il ne regarda pas sa mère. Ses yeux balayèrent le champ qui allait du bébé à la porte. Il aperçut au passage les yeux de la jeune femme. Ils étaient grands et avaient paru, à leur tour, le regarder.

Il se dirigea vers la porte.

Il entendit distinctement :

« Merci... »

Il fit un geste de la main droite, sans se retourner. Il était arrivé à la porte, qu'il ouvrit. Il jeta un regard derrière lui. La petite fille, dans les bras de sa mère, le regardait toujours de ses grands yeux rieurs et pleins d'affection. Elle riait. Il lui sourit. Il resta un moment ainsi sur le seuil. Puis il se tourna vers l'extérieur, sortit et referma la porte. Entendit-il un second merci ?

Il connaissait bien ses hommes et ses instructions étaient précises. Il savait que la ligne ne serait pas franchie avec eux.

Il y avait cependant une autre section qui recherchait des adversaires dans une partie du village. Il inspecta ses hommes, les interrogea. Ils avaient deux prisonniers et quelques bribes de renseignements. Il n'y avait manifestement plus d'hommes valides dans le village.

Boncor décida alors d'aller voir ce que faisaient les hommes de l'autre section. Il n'ignorait pas qu'il avait des chances de trouver là un autre climat. Ce n'était pas directement ce qu'il avait ordre de faire. Ce n'étaient pas du tout ses affaires. Il avait peur de ce qu'il allait trouver. Ce soir, il avait l'intention de s'en mêler. Il se disait qu'il y avait à cela mille raisons. Il n'y en avait qu'une : la petite fille ; le regard de la petite fille. Un bébé qui avait une mère. Un bébé qui avait un père et probablement des parents dans le village.

Peu importait ce qu'il pouvait imaginer penser ; la surface de son esprit était un miroir qui pouvait refléter des sentiments de toutes sortes : altruisme, dégoût de certaines pratiques, désir de réussir sans dégâts exagérés l'opération dont les deux sections étaient chargées. Sous la surface, il n'y avait dans son âme que le regard de la fillette de huit

mois. Les yeux noirs, pétillants, vifs, mobiles étaient au fond du lac de son esprit. Le lac était profond. Sa résolution aussi.

Au P.C. improvisé, l'autre Lieutenant était absent. Il entra. Il vit. Un autre jour, il eut hurlé ; tempêté, se fut précipité, eut arrêté les choses et fut reparti furieux, indigné, malade. Au lieu de cela, il resta calme. Il dit :

« Bonjour.

— Bonjour, mon Lieutenant.

— Puis-je vous interrompre un instant ?

Vous reprendrez après. Il faut que j'aie d'urgence le Commandant en ligne. Vous reprendrez après.

— Bien, mon Lieutenant. »

La voix de Boncor était restée calme, en dépit de ce qu'il voyait. Son intonation ne paraissait pas comporter de critique vis-à-vis des deux soldats présents.

Le troisième occupant de la pièce était une jeune Kabyle. Elle était attachée à une chaise. Les mains liées durement derrière le dossier, la taille liée à la chaise, les pieds liés aux pieds de la chaise. Elle avait un mouchoir enfoncé dans la bouche et maintenu en place par une ficelle autour de la tête. Elle était entièrement nue jusqu'à la ceinture. On lui avait posé un clip sur le mamelon droit, un second clip, lui aussi relié à un fil conducteur électrique, était en train d'être disposé sur son mamelon gauche. La jeune femme pleurait doucement et tremblait d'angoisse.

Les soldats ne mirent pas le second clip.